Dunois

Henri Heine



EUXIÈME ANNÉE. — N° 45
15 Janvier 1911

Portraits d'Hier

Henri Heine

Par Amédée DUNOIS

Henri Heine

30 CENTIMES



PORTRAITS D'HIER

Etudes sur la Vie, les Œuvres et l'Influence des Grands Morts de notre temps



Publication bi-mensuelle illustrée : le 1er et le 15 de chaque mois

NUMÉROS PARUS

PREMIÈRE SÉRIE : **Emile Zola,** par VICTOR MÉRIC. — **Puvis de Chavannes,** par LÉON WERTH. — **Beethoven,** par GEORGES PIOCH. — **Henrik Ibsen,** par FRANÇOIS CRUCY. — **Honoré de Balzac,** par MANUEL DEVALDÈS. — **Bakounine,** par AMÉDÉE DUNOIS.

DEUXIÈME SÉRIE : **Baudelaire,** par GASTON SYFFERT. — **Jules Dalou,** par PAUL CORNU. — **Gustave Flaubert,** par HENRI BACHELIN. — **P.-J. Proudhon,** par MAURICE HARMEL. — **Gustave Courbet,** par MAURICE ROBIN. — **Gœthe,** par RAYMOND DARSILES.

TROISIÈME SÉRIE : **Pierre Dupont,** par G. CLOUZET. — **Pelloutier,** par VICTOR DAVE. — **A. de Vigny,** par HAN RYNER. — **Michelet,** par ELIE FAURE. — **Verlaine,** par A. WASEIGE. — **Léon Cladel,** par G. NORMANDY.

QUATRIÈME SÉRIE : **Edouard Manet,** par CAMILLE DE SAINTE-CROIX. — **Constantin Meunier,** par M.-C. POINSOT. — **Eugène Delacroix,** par MAURICE ROBIN. — **Clovis Hugues,** par GUSTAVE KAHN — **Alfred de Musset,** par PAUL PELTIER. — **Richard Wagner,** par J.-G. PROD'HOMME.

CINQUIÈME SÉRIE : **Villiers-de-l'Isle-Adam,** par VICTOR SNELL. — **J.-B. Carpeaux,** par FLORIAN PARMENTIER. — **Edgar Poe,** par MAURICE DE CASANOVE. — **Paul Cézanne,** par ELIE FAURE. — **Edgar Quinet,** par ELIE REYNIER. — **Tchernichevsky,** par VERA STARKOFF.

SIXIÈME SÉRIE : **Rollinat,** par JUDITH CLADEL. — **Pottier,** par ERNEST MUSEUX. — **Bjœrnstjerne Bjœrnson,** par MAURICE DE BIGAULT. — **Pasteur,** par GASTON SAUVEBOIS. — **Buchner,** par VICTOR DAVE. — **Fourier,** par HARMEL.

SEPTIÈME SÉRIE : **Walt Whitman,** par HENRI GUILBEAUX. — **César Franck,** par G. PÉRICHARD. — **Max Stirner,** par V. ROUDINE. — **Leconte de Lisle,** par G. SAUVEBOIS. — **Guy de Maupassant,** par G. CLOUZET. — **Lamarck,** par ELIE FAURE.

Chaque numéro : 30 centimes franco — Etranger : 0.35

Chaque série coquettement brochée, 1 fr. 50, franco

CONDITIONS D'ABONNEMENTS :

FRANCE, ALGÉRIE, TUNISIE		ÉTRANGER & AUTRES COLONIES	
Un an (24 numéros)....	6 fr. »	*Un an*....................	8 fr.
Six mois (12 numéros)..	3 fr. »	*Six mois*.............	4 fr.
Trois mois (6 numéros).	1 fr. 50	*Trois mois*.............	2 fr.

Adresser tout ce qui concerne " Portraits d'Hier "
à H. FABRE, 20, Rue du Louvre, et 131, Rue Saint-Honoré — PARIS (1er).

DEUXIÈME ANNÉE. — N° 45
15 Janvier 1911

Portraits d'Hier

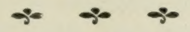
Henri Heine

Par Amédée DUNOIS

Henri Heine

Portraits d'hier N° 45. — *15 Janvier 1911*

Henri Heine



I

Les biographes de Heine ne peuvent vraiment pas dire que ce qu'ils savent le mieux, « c'est leur commencement » ! Un voile d'incertitude que toute la patience allemande des *Heine-Forscher* n'a pu parvenir à déchirer, recouvre encore l'enfance et l'adolescence du poète. Peut-être ignorerons-nous toujours la date réelle de sa naissance, — cas probablement unique dans la littérature contemporaine. Heine se plaisait à la dissimuler, ce qui lui était facile, ses archives de famille ayant péri dans un incendie. Sur la foi d'une de ses lettres, les biographes avaient adopté la date du 13 décembre 1799, — qui faisait de lui, soit dit en passant, non pas « l'un des premiers hommes du dix-neuvième siècle », comme l'affirment les *Reisebilder,* mais le Benjamin du dix-neuvième, du siècle de Swift, de Sterne et de Voltaire. Or cette date est aujourd'hui à peu près abandonnée pour celle du 13 décembre 1797, plus vraisemblable en effet (1), mais plus authentique non pas.

Harry Heine (2) vit le jour en pays rhénan, à Düsseldorf, qui n'était en 1797, malgré son titre de capitale du grand-duché de Berg, qu'une petite ville de neuf à dix mille âmes. Les Français qui l'occupaient depuis deux ans ne l'évacuèrent qu'en 1802. Mais il arriva qu'en mars 1806, le grand-duché de Berg, étant passé sous la souve-

---

(1) C'est en 1816, lors de son départ pour Hambourg, que Heine aurait été *rajeuni* de deux ans par ses parents. Pour pouvoir quitter le territoire prussien, il lui fallait une autorisation que l'administration était en droit de lui refuser, du fait qu'il était âgé de plus de dix-sept ans. On jugea donc prudent de le rajeunir de deux ans.

(2) Heine ne prit le prénom de *Heinrich* (Henri) qu'en 1825, lors de son baptême.

raineté napoléonienne (1), fut admis à connaître, durant plusieurs années, le double bienfait d'un droit privé qui n'était autre que celui Code Napoléon et d'une administration réparatrice qui fit aimer le nom français (2). — Ce ne sont pas là des détails négligeables : que, d'une part, Heine soit né au confluent de deux siècles aussi contradictoires que le siècle de l'Encyclopédie et celui du Romantisme; qu'il ait, d'autre part, vécu son enfance en une ville allemande momentanément soumise à la France révolutionnaire, si cela ne nous l'explique pas tout entier, cela peut aider à nous faire comprendre les singuliers contrastes de son caractère et de son génie. Heine fut un Allemand épris d'idées françaises, voire à demi francisé, qui, dans l'enivrante atmosphère de l'époque romantique, sut se garder la tête libre et la langue républicaine.

Ajoutez qu'il naquit Juif, en un temps où le Juif était encore un maudit. Le cosmopolitisme humanitaire, l'audace des négations philosophiques et sociales sont bien dans l'atavisme de cette race puissante. Négateur de frontières et négateur de dieux, Henri Heine l'a été avec l'éclat d'un virtuose, et nul n'a prophétisé d'une voix plus inspirée l'écroulement des hiérarchies et l'avènement des temps nouveaux.

Samson Heine, son père, Hanovrien d'origine, faisait à Düsseldorf le commerce des velours. C'était un homme aimable, spirituel, passablement frivole : « Une joie de vivre sans borne, tel était le trait principal du caractère de mon père. » Il ne fit pas fortune et dut en prendre aisément son parti. Mme Heine semble, au défaut de son mari, avoir été tout ensemble la tête et le bras du ménage. Fille d'un médecin du pays, ayant fait de sérieuses études, c'était une femme distinguée. Elle avait lu Rousseau, ainsi qu'il convenait à une personne de sa condition et de son temps. Cependant son cœur était calme ; la raison, en elle, l'emportait sur les sens. Indulgente et bonne, elle dirigea elle-même l'éducation de ses quatre enfants. Celle du poète, qui était l'aîné, parait avoir été, non pas négligée, mais

(1) V. Charles Schmidt : *Le Grand-Duché de Berg (1806-13)* (Paris, 1905). — Le projet de Napoléon était de former entre la France et la Prusse un « Etat intermédiaire » dont les duchés de Clèves et de Berg eussent formé le noyau. Murat fut nommé grand duc, mais tout le travail d'administration et de réforme fut accompli directement par les bureaux de Paris. Le 15 juillet 1808, (traité de Bayonne), Murat, devenant roi de Naples, cédait à Napoléon sa souveraineté sur Berg. Le duché ne fut pas réuni à l'Empire, mais administré par un agent, Beugnot. Puis, le 3 mars 1809, il fut attribué au fils aîné du roi de Hollande (frère du futur Napoléon III) : mais rien ne fut changé, et Beugnot demeura commissaire impérial, jusqu'à l'arrivée des Alliés (10 novembre 1813).

(2) Aujourd'hui encore, sur les rives du Rhin, on parle de Napoléon « comme d'un être tout puissant, comme d'un personnage de légende ». (Ch. Schmidt, *op. cit.*, p. 477.)

décousue : l'enfant n'était pas la docilité même, mais surtout l'époque était à la guerre plus qu'à la pédagogie.

Du moins, Mme Heine sut-elle inspirer à son fils un sentiment profond et tendre : la religion de sa mère fut la seule, pourrait-on dire, que ce cœur mobile ne renia jamais. Les deux plus beaux sonnets du *Livre des Chants* sont dédiés : « A ma mère, née Betty v. Geldern. » Et plus tard, lorsque, dans l'exil, le poète songeait à la bonne vieille, il sentait son âme se gonfler d'inquiétude :

La bonne vieille m'aime tant, et dans les lettres qu'elle écrit, je vois comme sa main tremble, combien son cœur de mère est profondément agité !

Ma mère ne me sort pas de l'esprit. Douze années ont passé, douze longues années se sont évanouies, depuis que je ne l'ai pressée dessus mon cœur.

L'Allemagne est assurée de l'éternité : c'est une terre vigoureuse ! Avec ses chênes, ses tilleuls, je la retrouverai toujours.

Je ne brûlerais pas tant pour l'Allemagne, si ma mère ne s'y trouvait pas. La patrie est impérissable, mais la vieille femme peut mourir (1).

Le jeune Heine grandit dans la religion juive, que ses parents pratiquaient non sans un peu de nonchalance, — encore un effet des temps ! La conquête française avait affranchi les Israëlites, dont les enfants pouvaient, dans les écoles, se mêler aux enfants chrétiens. Quand donc, au couvent des Franciscains de Düsseldorf, Heine eut appris à lire, à écrire et à « demeurer assis en silence », il fut mis au lycée, qui venait d'être réorganisé. Il y passa, dit-il, « par toutes les classes où l'on enseignait les *Humaniora* », se distinguant surtout dans celle de philosophie où un prêtre catholique ami de sa famille, le recteur Schallmeyer, prit de lui un soin particulier, tandis qu'un autre prêtre, l'abbé Daulnoie, l'initiait à la rhétorique et à la poétique française (2). Mais, si nous en croyons les *Reisebilder,* c'est un pauvre soldat français qu'hébergea longtemps Samson Heine, c'est le *tambour Legrand* qui, mieux que les professeurs du lycée, fit de l'enfant un homme passionnément moderne. Ce vieux de la vieille lui enseigna la *Marseillaise,* et, grâce à lui, grâce à son tambour, l'épopée républicaine et l'épopée impériale se logèrent, toutes ronflantes, dans son enthousiaste petite cervelle. Les leçons héroïques de l'humble briscard, Heine ne les oubliera pas. Elles lui inspireront,

(1) *Nouvelles Poésies,* IV, 29. — Mme Heine survécut deux ans à son fils, qui s'était toujours efforcé de lui cacher la marche de sa terrible maladie. Veuve depuis 1828, elle vivait retirée à Hambourg.

(2) Lettre à Ph. Chasles (Paris, 15 janvier 1835). Heine fit sa philosophie en l'année 1813. (Schmidt, *op. cit.*, p. 265.)

dès 1816, le lied fameux des *Deux Grenadiers,* ce chef-d'œuvre émouvant et simple de la littérature napoléonienne, et lui confèreront plus tard la force d'opposer la « Légende de l'Aigle » à cette « Légende du Moyen âge » que les romantiques et les hobereaux tâchaient d'accréditer en Allemagne.

Au cours de l'année 1813, Heine est retiré du lycée et placé, à Wahrenkampf, dans un institut commercial (1). Il entre ensuite, à Francfort, chez un banquier, puis chez un épicier en gros. Mais il ne réussit ni chez l'un ni chez l'autre et, au printemps de 1815, il regagne Düsseldorf. Un moment, cédant à l'entraînement patriotique qui dresse contre la France l'Allemagne tout entière, il songe à se joindre à l'armée de Blücher, qui va partir pour Waterloo. Mais il est jugé impropre au service, et reste donc à Düsseldorf.

Cette année 1815 s'écoule pour lui dans l'inaction et le rêve. C'est d'elle, sans nul doute, que datent les plus anciens poèmes des *Jeunes Souffrances,* — ces « visions » (*Traumbilder*) d'une couleur si naïvement romantique, avec des cimetières sous la lune, des tombeaux qui s'entr'ouvrent, des gesticulations de spectres, et de fantastiques amours : visions de jeune homme dont la tête est toute pleine des fumées de Hoffmann et de Bürger. Il se pourrait aussi que cette année fût celle de ses amours avec l'étrange Joséfa, fille de bourreau et nièce de sorcière, à laquelle il attribuait plus tard « la plus grande influence sur son développement lyrique ». Joséfa, ses cheveux roux noués sous le menton, avait l'air « d'un décapité dont le sang coulait à torrents », et elle chantait d'une voix passionnée de vieux *lieder* d'amour et de mort, dont le lugubre écho résonne au long des *Traumbilder.*

« Mais cette passion [n'était] que le prélude de la grande tragédie qui allait se jouer » peu longtemps après dans la vie sentimentale du jeune poète. Au printemps de 1816, il se rendit à Hambourg auprès du frère de son père, le richissime banquier Salomon Heine, — cet « oncle Salomon » qui ne cessera d'être, pour son « sot garçon » de neveu, un Mécène parcimonieux, bougon, mais, à tout prendre, utile. Il commença par le prendre chez lui, dans sa banque et, l'initiation terminée, le mit à la tête d'une maison de commission sous la raison sociale *Harry Heine et Cie*. Mais Harry Heine avait trop l'esprit aux *lieder* et aux *romanzen* pour l'avoir beaucoup aux affaires : la maison périclita et disparut au début de 1819. Quelques mois après, Heine quittait Hambourg, emportant dans son cœur le désespoir d'amour qui allait faire de lui, négociant incapable, un poète de génie.

Elle est restée longtemps mystérieuse, celle qui causa ce désespoir. Heine ne l'a jamais nommément désignée ; sa famille a gardé une

---

(1) LICHTENBERGER, *Henri Heine penseur* (Paris, 1905), p. 20.

discrétion égale. Nous en sommes donc réduits là-dessus à des renseignements « purement inductifs », mais « néanmoins précis » (1).

Celle qui, bien involontairement sans doute, voire bien inconsciemment, tortura le cœur du poète, était sa propre cousine et s'appelait Amélie Heine. C'est elle la « bien-aimée délicieuse », l' « exquise bien-aimée » dont l'adorable visage illumine l'*Intermezzo*. Elle était jeune, belle et riche ; et elle dédaigna l'amour du rimeur sans argent et sans gloire pour épouser le plus bourgeoisement du monde un grand propriétaire de la Prusse orientale ; — « vieille histoire toujours nouvelle, et celui à qui elle vient d'arriver en le cœur brisé » ; mais quelquefois aussi — et c'est le cas de Heine — la vieille histoire met aux lèvres de celui à qui elle arrive des chants d'une sublime désolation.

Heine porta jusqu'à la fin la blessure de son amour déçu. Trente ans plus tard, il avouait à G. de Nerval que cet amour sans espoir sommeillait toujours dans son cœur : « Rien que d'y penser il pleure encore ou retient ses larmes avec colère. » (2).

Pourtant ce grand amour ne fut pas un amour unique. Si cruelle qu'ait été l'expérience, Heine devait la renouveler bien des fois. Il n'était pas né pour être « l'homme d'une seule femme ». Et sans parler des nombreuses *verschiedene* dont les *Nouvelles Poésies* nous ont complaisamment transmis le nom de baptême, sans parler de Mathilde Mirat, sa femme légitime, qu'il aima en mari jaloux, il y eut dans la vie de Heine une autre grande passion, un autre grand désespoir.

Cette seconde épreuve fut, à trois ou quatre ans de distance, l'exacte répétition de la première. Amélie Heine avait une sœur cadette qui n'était encore qu'une fillette quand, en 1819, le poète avait quitté Hambourg : « Cette petite, notait-il un jour, ressemble à ma bien-aimée : ce sont les mêmes yeux qui m'ont rendu si malheureux ». Or, quand, en mai 1823, il revint à Hambourg, Thérèse Heine était une jeune fille dans toute la fleur de sa beauté juive. Il l'aima. En fut-il aimé ? On ne saurait trop dire : mais après s'être vu, dit-on, permettre l'espérance, il fut finalement dédaigné ; Thérèse se maria en février 1828, peu après l'apparition de ce *Livre des Chants* qu'elle avait en partie inspiré.

---

(1) Jules Legras, *Henri Heine poète* (Paris, 1897), p. 4.
(2) Louis Ducros, *Henri Heine et son temps* (Paris, 1886), p. 67. Livre agréable, bien qu'un peu vieilli.

II

Revenons sur nos pas. — A Hambourg comme à Francfort, Heine avait fait la preuve de la plus rare incapacité commerciale. On décida donc de clore l'expérience et de faire de lui un homme de loi. A l'automne de 1819, il s'inscrit à l'Université de Bonn, fondée l'année précédente par le roi de Prusse pour implanter sur les bords du Rhin la culture allemande ou, plus exactement, prussienne. C'est l'oncle Salomon qui s'est chargé des frais d'études. A tout dire, Heine n'éprouve qu'une médiocre inclination pour les sciences juridiques. Ce qui le passionne bien autrement, ce sont les antiquités allemandes, la littérature, la langue, l'architecture, les institutions du lointain passé. On le voit plus souvent aux cours de W. Schlegel et d'Arndt qu'à la Faculté de jurisprudence. Mais l'amour de la patrie germanique n'allait pas en 1819 dans les jeunes cœurs d'outre-Rhin sans l'amour de la liberté. Heine, avec toute la Burschenschaft, est l'adepte de ce nationalisme libéral un peu fumeux et parfaitement impuissant dont M. de Metternich fait semblant d'avoir peur. Et c'est comme tel que, presque au lendemain de son arrivée à Bonn, le 18 octobre 1819, il assiste, sur la cime du Drachenfels, à une cérémonie aux flambeaux imitée de la manifestation célèbre qui, deux ans plus tôt jour pour jour, s'était déroulée à la Wartbourg (1).

Un romantique en littérature, un patriote libéral en politique, tel apparaît Heine à vingt ans. Mais romantisme et nationalisme ne sont pour lui que des points de départ, dont nous le verrons s'éloigner progressivement.

En septembre 1820, il passe à l'Université de Gœttingen. Mais de même qu'à Bonn, il y néglige le *jus civile* pour un cours d'ancienne poésie germanique dont il est l'un des neuf auditeurs, et il se laisse aller librement à sa passion pour l'histoire (2). Il s'ennuie d'ailleurs à mort dans la rébarbative petite ville. Ce n'est pas, il est vrai, l'ennui seul qui l'en chasse : c'est le *sénat*, c'est-à-dire l'autorité académique, qui pour une infraction aux règlements sur le duel, lui inflige un *consilium abeundi* l'excluant pour un semestre de la docte Université. Heine décide alors de s'exclure lui-même tout à fait et d'aller planter sa tente à Berlin. Il y arrive en mars-avril 1821, ayant en poche le manuscrit

(1) Plusieurs étudiants de Bonn furent traduits pour ce fait devant le tribunal académique, et Heine y fut appelé lui-même en qualité de témoin.

(2) C'est de Göttingen qu'était parti, à la fin du XVIII[e] siècle « le grand mouvement de rénovation des études historiques ». (E. DENIS, *L'Allemagne, 1810-1852*, Paris, s. d., p. 16.

d'*Almansor* et celui de ses premières poésies. Une nouvelle période de sa vie va commencer.

L'Université de la capitale prussienne jouissait d'une réputation sans égale. C'est là qu'avaient grandi « dans l'amour de la patrie et dans la haine du tyran étranger les volontaires de 1813. » (1). — La prédiction de Schleiermacher se réalisait : par son Université aux maîtres incomparables, Berlin, devenu la métropole intellectuelle de l'Allemagne septentrionale et protestante, préparait « un terrain solide pour l'accomplissement de la mission réservée à l'Etat prussien ».

C'est dans cette atmosphère de haute culture que notre jeune provincial se trouva brusquement transféré. Il n'y fut pas un isolé, loin de là. Par la publication, dans les revues, de quelques bonnes études, puis par l'apparition, dès 1821, d'un petit volume de vers, il eût tôt fait de s'ouvrir les cercles littéraires de la capitale prussienne et de se lier avec les hommes les plus en vue. Mais surtout il lui fut donné de pouvoir approcher une femme merveilleusement douée, qui exerçait sur son entourage une fascination invincible et que Gœthe lui-même admira : Mme Varnhagen d'Ense, née Rahel Levin.

L'étudiant « malade, aigri, boudeur, poétique et insupportable », le « pauvre houx épineux » qu'était Heine, Rahel l'accueillit avec grâce et bonté. Par sa protection délicate, il eut ses premiers pas facilités, d'où le nom de *patronne* qu'il lui donna affectueusement. C'est dans le salon de Rahel, fameux dans l'histoire des mœurs et des lettres allemandes, que Heine connut Hegel, Humboldt, Schleiermacher, Grabbe et Chamisso, toutes les illustrations berlinoises. Rahel joignait à une rare intelligence spéculative un goût littéraire très pur, et Heine, à son contact, affina sa pensée et son style. Elle avait la passion, le culte, on pourrait dire le fanatisme de la sincérité dans la vie, de la vérité dans l'art. Elle lui apprit à regarder avec ses propres yeux, à sentir avec son propre cœur, à parler avec sa propre langue. « Les chétifs imitateurs, disait-elle, s'oublient eux-mêmes et veulent représenter *un monde sans eux* : un tel monde n'existe pas (2). » Si Heine trouva la force de rompre ses entraves romantiques, Rahel, n'en doutons pas, fut pour quelque chose dans sa libération.

Le mince cahier de vers publié par lui en 1821, sous le titre insignifiant de *Gedichte* (*Poésies*), forme dans le *Livre des Chants* le cycle des *Jeunes Souffrances*. Quatre parties bien tranchées le composent : les *Visions*, toutes pénétrées d'influences romantiques ; les amoureux *Lieder*, esquisse charmante de l'*Intermezzo* ; les *Romances*, qui sont de merveilleuses « ballades » ; les *Sonnets* enfin, où les effu-

(1) E. Denis, *op. cit.*, p. 16.
(2) L. Ducros, *op. cit.*, p. 179.

sions de l'amitié et de l'amour filial se mêlent à de véhémentes satires, premier cri du rebelle que Heine sera bientôt.

A deux ans d'intervalle (mai 1823), l'*Intermezzo* suivit, flanqué des deux tragédies d'*Almansor* et de *William Ratcliff*, qui sont à elles deux tout le théâtre de Heine (1). — *Almansor* est une suite de *Lieder* négligemment dramatisée, une grande fresque dont la persécution des Maures par l'Espagne catholique forme le fond. *William Ratcliff* est un de ces « drames de la fatalité » qui jadis enchantèrent l'Allemagne : œuvre violente et sombre, de mécanisme et de psychologie sommaires, et où le pessimisme du poète s'exhale avec une sorte de fureur ; un drame non pas, mais un poème, l'éruption lyrique d'une âme exaspérée : « J'ai cherché le doux amour, dit la dédicace, et j'ai trouvé la haine amère ; j'ai soupiré, j'ai maudit, j'ai saigné par mille blessures. » Ecrit en janvier 1822, *Ratcliff* est en effet l'enfant du désespoir : la « trahison » d'Amélie Heine, autrement dit son mariage, remontait à cinq mois à peine.

Rien ne ressemble moins à *Ratcliff* que l'*Intermezzo lyrique*. Tout a été dit sur ce petit poème, et la louange est ici épuisée. Il place son auteur à la tête des *minnesinger* de son siècle et peut-être de tous les siècles : l'art mystérieux et divin de « faire une perle d'une larme » ne saurait être poussé à plus de perfection. L'*Intermezzo* est l'histoire, transfigurée jusqu'à la légende, de l'amour de Heine pour sa belle et riche cousine : « Ma misère et mes doléances, je les ai mises dans ce livre, et lorsque tu l'as ouvert, tu as pu lire dans mon cœur ». Ainsi s'exprime l'épigraphe. En soixante menus poèmes, l'aventure se déroule, l'éternelle aventure de la déception amoureuse. Le poète la conte à mi-voix, simplement, sans imprécations aiguës, avec une sorte d'objectivité d'autant plus touchante qu'elle n'est pas indifférence, mais résignation et pardon :

Je ne t'en veux pas; et si mon cœur se brise, bien-aimée que j'ai perdue pour toujours, je ne t'en veux pas ! Tu brilles de tout l'éclat de ta parure de noces, mais nul rayon de tes diamants ne tombe dans la nuit de ton cœur.

Je le sais depuis longtemps. Naguère je t'ai vue en rêve; j'ai vu la nuit qui remplit ton âme et les vipères qui rampent dans cette nuit. J'ai vu, ma bien-aimée, combien au fond tu es malheureuse !

Oui, tu es malheureuse et je ne t'en veux pas; ma chère bien-aimée, nous devons être malheureux tous les deux. Jusqu'à ce que la mort brise notre cœur, ma chère bien-aimée, nous devons être malheureux...

---

(1) *Ratcliff* n'a jamais été représenté ; *Almansor* l'a été, sans succès, à Brunswick, en 1824, et rarement depuis.

L'*Intermezzo* atteint ainsi, par les moyens les moins apprêtés, au plus haut degré de l'émotion humaine. Depuis longtemps, en 1823, la poésie allemande ne parlait plus cette langue à la fois précieuse et populaire : surtout, elle s'était déshabituée de l'expression des sentiments intimes, elle était philosophique ou guerrière. Heine lui refit une originalité en la retrempant à la source profonde du lyrisme : la vie du cœur, et toute l'Allemagne lettrée comprit qu'un grand poète était né.

Quelques semaines après cette publication, Heine quitta Berlin, probablement rappelé par son oncle, impatient de la manière dont le « sot garçon » entendait ses études et que la dédicace de l'*Intermezzo* n'avait point désarmé. Le poète rejoignit ses parents dans leur retraite de Lünebourg. Puis il alla à Hambourg. Il revit la « grande ville pleine de mystère où vivait autrefois sa bien-aimée » ; un instant, l'affreux désespoir, « qui jadis à cette même place [l'avait] torturé tant et tant de nuits » réapparut. Mais seulement un instant : bientôt la vieille douleur s'apaisa tout à fait, tandis qu'un nouvel amour prenait possession de son cœur. Il venait de retrouver, jeune fille, cette Thérèse Heine qu'il avait quittée enfant. Ce fut comme une renaissance, et « un nouveau printemps de lieder » lui monta aux lèvres. Que d'exquises chansons datent de ces jours fleuris !

Tu es telle qu'une fleur, si charmante, si belle et si pure! Je regarde, et la tristesse s'insinue dans mon cœur.

Je devrais, je pense, étendre mes mains sur ta tête et prier Dieu qu'il te conserve si pure, si belle, si charmante!

Quand, la nuit, je gîs sur ma couche, une douce, suave et chère image vient flotter devant mes yeux.

A peine un paisible sommeil a-t-il fermé mes paupières que l'image, toute légère, se glisse dedans mon rêve.

Mais, le matin, jamais elle ne disparaît avec lui, et toute la journée, je la porte dans mon cœur.

La neige peut s'amonceler au dehors; il peut grêler, la tempête peut faire rage et fouetter la vitre à grand bruit : on ne m'entendra pas me plaindre, car je porte dans ma poitrine l'image de l'aimée et la joie du printemps.

Ce qu'il advint de ce nouvel amour, je l'ai dit plus haut. Dédaigné, après avoir été peut-être vaguement encouragé, Heine cette fois encore vit s'effondrer son rêve. Et de nouveau, ce fut dans « un petit livre » qu'il « enferma les cendres » de son amour déçu : il écrivit

le *Retour* (1), et l'on put constater combien, sans changer de thème, il était capable de varier sa chanson.

L'*Intermezzo* était d'un homme dont l'amour absorbait toutes les forces de l'âme, d'un homme qui, retranché volontairement du monde, ne voulait connaître que sa bien-aimée et pour qui le ciel et la terre semblaient ne plus exister que comme d'inertes décors. Combien plus riche de sensations et d'images est le *Retour* ! Combien plus normal et plus sain ! Le poète n'est plus l'adolescent timide et accablé de naguère. C'est maintenant un homme, conscient de qu'il vaut et de ce qu'on lui doit. L'amour n'interrompt plus en lui tout autre mouvement de l'âme. Même, il est capable de s'en détacher tout à coup, pour aiguiser quelque boutade, brosser un paysage ou un intérieur, conter une amourette, un souvenir d'enfance. Et cela confère au *Retour* un charme de diversité et d'imprévu qui manquait à l'*Intermezzo*. Le *Retour* marque, dans le développement intérieur de Heine, non pas sans doute un recul de la sensibilité, mais un progrès de l'intelligence qui, affranchie de la sensibilité, ose enfin la considérer en face et en juge les écarts de toute son ironie.

Heine, ses vacances terminées, ne retourna pas à Berlin. Il se rendit à Gœttingen, bien résolu à mener à bonne fin ses études pour se créer ensuite une position indépendante. — « Je ne veux plus vivre des miettes de la table de son oncle », écrit-il bravement à son ami Moser. Sans abandonner complètement les lettres (2), il s'efforce de rattraper le temps perdu, et le 20 juillet 1825 obtient son diplôme de docteur en droit, « après un examen privé et une thèse publique où le célèbre Hugo, alors doyen de la Faculté de jurisprudence, ne me fit pas grâce de la formalité scolastique. »

Trois semaines plus tôt, dans la petite église d'Heiligenstadt, Heine avait abjuré la religion de ses pères et reçu le baptême luthérien. La foi n'était pour rien dans cette conversion, uniquement dictée par la nécessité. En abjurant une religion qu'il ne pratiquait pas pour en prendre une autre qu'il comptait bien ne pas pratiquer davantage, Heine n'avait voulu qu'échapper aux édits qui excluaient les Juifs des carrières publiques. Ce ne fut d'ailleurs pas sans répugnance qu'il consentit à cette comédie, trouvant « au-dessous de sa dignité et contraire à son honneur de se faire baptiser pour obtenir un emploi en Prusse ». Les instances de ses proches vinrent à bout de ses hésitations ; mais dans la suite, il éprouva vivement le regret d'un acte que les meilleurs de ses frères de race tenaient pour une trahison.

---

(1) Composé en 1823-24, mais publié seulement en 1826, en tête du premier volume des *Reisebilder*.

(2) C'est à Göttingen que furent écrits la majeure partie du *Retour* et l'étincelant *Voyage au Harz* qui ouvre les *Reisebilder*.

Le voilà donc docteur en droit et, par dessus le marché, protestant. Qu'allait-il faire ? Serait-il avocat, professeur, diplomate ? Ou, tout naïvement, poète ? En attendant de résoudre la question, il alla faire toujours aux frais de son oncle, un assez long séjour dans l'île de Norderney. « La mer, entrevue deux ans auparavant, lui apparut cette fois avec une splendeur victorieuse ; sa nouvelle inspiration était trouvée : il résolut de chanter la mer (1).

La *Mer du Nord* fut le fruit de ce séjour et de cette résolution. Ce recueil marque le culmen de l'ascension poétique de Heine, qui pourra élargir encore sa sphère d'inspiration, mais ne s'élèvera pas plus haut. Déjà les poésies enclavées dans le *Voyage au Harz*, et surtout cette radieuse *Idylle sur la Montagne*, qui est un chant de victoire et de domination, attestaient que le jeune poète s'était enfin reconquis sur les ténèbres, les larves et les fantômes, et que la métamorphose était en voie de s'accomplir qui, du chantre mélancolique des maux d'amour et des clairs de lune allemands, allait faire un *chevalier du Saint-Esprit*, autrement dit un soldat de la révolution universelle :

(Le Saint-Esprit) a fait les plus grands miracles : il en fait de plus grands encore; il a jeté bas les Bastilles et brisé le joug de l'esclave.

Il guérit les vieilles blessures mortelles et régénère le vieux Droit : tous les hommes étant nés égaux sont une race de nobles.

Il dissipe les maussades nuées et les sinistres fantômes qui nous gâtaient l'amour et le plaisir de leurs ricanements sans fin.

Mille chevaliers bien harnachés ont été élus par le Saint-Esprit pour accomplir sa volonté; et il les a doués de courage.

Leurs fidèles épées étincellent, leurs bonnes bannières flottent au vent! N'est-ce pas que tu voudrais bien, mon enfant, voir de ces vaillants chevaliers?

Eh bien, regarde-moi, mon enfant; embrasse-moi et regarde-moi hardiment; car je suis moi-même un de ces chevaliers de l'Esprit sacré!

Avec la *Mer du Nord*, la métamorphose est complète. Ce n'est plus seulement le monde de l'action, c'est la nature dans ses aspects les plus grandioses que Heine a découvert. On a dit que cette *Nordsee* était « le plus splendide chapitre de son œuvre », et de fait, il ne retrouvera plus, même au temps du *Romancero*, cette souplesse dans le rythme, cette puissance dans le souffle, cette sérénité dans la pensée. La *Mer du Nord* est d'un bout à l'autre le poème de la « purification », la page unique où « l'âme délivrée pousse des cris

(1) J. Legras, *op. cit.*, p. 69.

de joie », où l'esprit, inondé de lumière et maître de lui-même, acclame bruyamment la mer, « la mer bienfaisante et libératrice... Thalatta ! Thalatta ! ».

III

Tout en célébrant les divinités marines, Heine préparait une œuvre de prose : le premier volume des *Reisebilder* parut en mai 1826 (1). Evènement décisif dans sa vie : tous ses beaux projets d'établissement bourgeois en furent dérangés et finalement anéantis. Mais du même coup, son nom vola de bouche en bouche à travers toute l'Allemagne.

Les *Reisebilder* (Tableaux de voyage) étaient un livre tel que nul littérateur allemand n'en avait encore écrit : un livre étrange et pourtant simple, romantique et pourtant humain, disparate et pourtant harmonieux, un surprenant amalgame de souvenirs, de confidences, de rêveries, de boutades et de paysages, de prose et de poésie, où l'imagination pittoresque, la sensibilité fine et profonde, l'ironie mélancolique de Heine s'épanouissent en toute licence. Un livre qui mettait son auteur à l'avant-garde, non seulement de la jeune littérature allemande, mais de la Jeune Allemagne aussi, parce que chacune de ses pages était un défi aux puissances constituées de la Vieille Germanie et comme un appel à l'émancipation.

« Je veux montrer au monde, s'écriait Heine dans une lettre de cette époque, que je suis autre chose qu'un poète à sonnets, un poète d'almanachs ! » Et de fait, il le montra. Le temps était passé où un Gœthe, indifférent et superbe pouvait, au milieu de l'Europe en feu, « à Weimar s'isoler des choses (2) ». A l'horizon des empires et des royaumes, montaient des nuées redoutables ; dans l'atmosphère alourdie, passaient des souffles de tempêtes ; tout présageait un retour offensif des peuples opprimés contre le régime de compression mortelle imposé par la Sainte-Alliance. Comment un homme tel que Heine, violenté dans sa race, souffleté dans sa foi sensualiste à un bonheur immédiatement réalisable, eut-il pu se désintéresser de cette « guerre d'indépendance » que « l'humanité » allait déclarer à ses oppresseurs ?

Les années qui suivirent furent les plus mouvementées de sa carrière. De 1827 à 1831, véritable Juif errant, il court incessamment le monde, sans trouver à se fixer nulle part. A Londres, où il passe quatre mois, l'ennui le harcèle, encore avivé par ses préjugés napoléo-

---

(1) Le second volume parut onze mois plus tard (avril 1827).
(2) Th. Gautier, *Emaux et Camées*.

niens et français. De retour en Allemagne, il met le sceau à sa réputation poétique en publiant le *Livre des Chants* (automne 1827). Ce n'était pas pourtant une œuvre nouvelle, mais le recueil de ses recueils antérieurs, où le lecteur retrouva, sans modifications sensibles, les *Jeunes Souffrances* (1816-21), l'*Intermezzo* (1822-23), *Le Retour* (1823-24), les six poésies enchassées dans le *Voyage au Harz* (1824) et les deux cycles de la *Mer du Nord* (1825-26)

A la fin de novembre, Heine était à Munich où, le 1er janvier 1828, avec son ami Lindner, il prenait la direction d'une revue mensuelle *Les Annales politiques*, qu'il ne conserva que sept mois. Un moment, il pensa obtenir une chaire de littérature à l'Université ; sa nomination semblait décidée, quand le roi de Bavière, sur l'opposition des Jésuites, refusa sa signature. Heine partit pour l'Italie, visita Gênes, Florence, Bologne, Venise. La mort de son père, en décembre, le rappela soudain à Hambourg. On le retrouve ensuite à Berlin et à Postdam où il passe plusieurs mois, puis de nouveau à Hambourg, où il songe à s'installer de façon définitive (septembre 1829). A l'aide de ses carnets de route d'Italie, il y prépare les deux derniers volumes des *Reisebilder*, qui contiendront en outre quelques études sur l'Angleterre, écrites pour les *Annales politiques*. Ces études se terminaient par une solennelle profession de foi : « La liberté est une religion nouvelle, la religion de notre temps... Les Français sont le peuple élu de la nouvelle religion, c'est dans leur langue qu'en ont été formulés les premiers évangiles et les premiers dogmes ; Paris est la nouvelle Jérusalem, et le Rhin est le Jourdain qui sépare du pays des Philistins la terre consacrée de la liberté. »

Il prenait les bains de mer à l'île d'Héligoland quand, le 6 août 1830, les journaux lui apportèrent la nouvelle de la révolution de Juillet. Il en éprouva « un enthousiasme sauvage, une joie délirante », il en fut « comme énivré ». L'Allemagne entière partagea cet état d'âme : « Tous les arbres de l'espérance refleurirent, et même tous les troncs les plus rabougris et qui étaient séchés depuis longtemps poussèrent de nouveaux bourgeons. Depuis que Luther avait défendu ses thèses à la diète de Worms devant tout l'Empire rassemblé, aucun événement n'agita ma patrie allemande aussi profondément que la révolution de Juillet (1). »

Il y avait longtemps que l'idée d'aller vivre en France hantait le cerveau de Heine. Dès 1823, il en avait fait part à Immermann : « Je serai cet automne à Paris ; je compte y rester plusieurs années.

(1) Heine, *Louis Börne, livre II*. (Dans l'édition française des œuvres de Heine, ce livre II a été transporté dans *De l'Allemagne*, dont il forme la sixième partie : *Réveil de la vie politique*.)

... Croyez-moi, quand même je chemine le jour, frais et riant par les rues étincelantes de Babylone, aussitôt que descend le soir, les harpes mélancoliques résonnent dans mon cœur, les trombones et les cymbales de la douleur y éclatent, toute la musique de janissaires des souffrances humaines...

IV

Heine n'était pas venu à Paris dans l'unique dessein d'y écouler ses jours « tranquille et content, en Prussien libéré » ; il se croyait appelé à y remplir une sorte de devoir social. Il voulait servir d'intermédiaire entre la culture allemande et la culture française, entre le peuple allemand et le peuple français, et préparer ainsi, à sa manière, « la grande confédération des peuples, la Sainte Alliance des nations ». Par ses correspondances de la *Gazette d'Augsbourg* (décembre 1831-juin 1832), il s'efforça d'abord de tenir l'Allemagne au courant des choses françaises. Ces articles, immédiatement réunis en volume (1), sont encore aujourd'hui attachants : il y a là un tableau extrêmement animé des débuts de la monarchie bourgeoise. Bien que Heine y pousse la prudence jusqu'à se déclarer monarchiste, il ne dissimule guère où vont ses réelles sympathies : elles vont à ce *parti du mouvement* qui proteste contre la confiscation bourgeoise de la révolution populaire. Aux jours tragiques où les républicains se jettent dans la révolte armée, il a peine, dans ses bulletins, à contenir l'indignation que lui cause la vue de la répression militaire.

Parallèlement, reprenant, pour la « redresser », l'œuvre de Mme de Staël, « cette grand'mère des doctrinaires », il se préoccupait d'initier le public français à la philosophie et à la littérature allemande, de la Réforme au Romantisme. Il donna d'abord à l'*Europe littéraire* de Victor Bohain, de copieuses études sur la littérature allemande jusqu'à la mort de Gœthe et sur les poètes romantiques d'outre-Rhin. Puis Buloz, dès 1832, lui ouvrit la *Revue des Deux-Mondes*, et enfin l'éditeur Renduel publia coup sur coup trois ouvrages de lui : *De la France*, en 1833, les *Reisebilder*, en 1834, *De l'Allemagne*, en 1835 (2). Ce sont ces trois ouvrages qui ont fondé chez nous la réputation de Heine, et non ses poésies qui ne furent traduites que plus tard.

Au cours de la même période, il publiait en langue allemande, outre les *Französische Zustände*, déjà citées (3), deux volumes con-

---

(1) *Französische Zustände* (Hambourg, 1832), avec cette épigraphe : *Vive la France! Quand même...* Trad. française : *De la France* (Paris, 1833).

(2) *De l'Allemagne* comprenait les études de la *Revue des Deux-Mondes* et de l'*Europe littéraire*.

(3) *Etat des choses en France.*

tenant ses études de l'*Europe littéraire* : *Zur Geschichte der neueren schœnen Litteratur in Deutschland* (1), et surtout les quatre volumes de mélanges qui, sous le titre de *Salon* (2), s'espacèrent de 1833 à 1840.

On le voit : la polémique et la vulgarisation philosophique absorbèrent, durant ces années, le plus clair des forces de Heine. Qu'il était loin le temps naïf des *Jeunes Souffrances* et de l'*Intermezzo!* Le poète était maintenant en pleine mêlée : comment eût-il trouvé le loisir de rêver ? Sans doute, il n'avait pas rompu complètement avec la « muse allemande », et il demeurait capable d'écrire, à l'occasion, des ballades telles que le *Tannhæuser* ou des poésies galantes comme celles qui forment la série des *Verschiedene*. Mais, en général, de 1831 à 1839, sa production poétique est, en qualité comme en quantité, sensiblement au-dessous de ce qu'elle avait été précédemmnent, comme aussi de ce qu'elle sera par la suite.

Du moins, la valeur de son action sociale compense-t-elle cette défaillance de son art ? Hélas ! il faut le reconnaître : Heine ne donne pas le spectacle d'une activité politique bien cohérente et bien égale. Certes, il s'était jeté dans la bataille sans arrière-pensée ni réserve, et sa sincérité n'est pas en cause. Mais il n'était pas l'homme de l'action ; et partout et toujours, il demeurait poète. Il manquait suprêmement de discipline, d'endurance et d'abnégation : c'était un partisan, ce n'était pas un soldat. Son individualisme irréductible répugnait aux embrigadements. Frondeur, nerveux, excessif, irritable jusqu'à l'injustice, il s'attira des inimitiés qui n'étaient pas toutes imméritées. Les radicaux, hommes d'une seule pièce, lui reprochaient la prudence et le modérantisme de son attitude, la tiédeur de sa foi en l'imminence d'une révolution allemande, son dédain pour les phrases dont ils se gargarisaient volontiers, son éloignement de tout fanatisme, et l'impiété d'une ironie qui n'épargnait rien ni personne (3). On lui reprochait encore ses relations mondaines, son besoin aristocratique d'élégance, de confort, de vie facile, et cette théorie qu'il mettait si bien en pratique, que

---

(1) [*Contributions*] *à l'histoire des Belles-Lettres modernes en Allemagne*. Ces études devinrent, en 1836, *Der romantische Schule* (*l'Ecole romantique*), et plus tard, précédées des études philosophiques et religieuses parues dans la *Revue des Deux-Mondes*, et suivies (je cite en français pour plus de commodité) des *Aveux*, des *Esprits élémentaires*, du *Docteur Faust*, des *Dieux en exil* et de la *Déesse Diane* entrèrent dans la composition de *Deutschland*, équivalent allemand de *De l'Allemagne*.

(2) Ce titre (*Der Salon*) a disparu des œuvres de Heine, où il n'est plus rappelé que par deux préfaces, et les morceaux qu'il recouvrait ont été classés ailleurs. C'étaient, outre des poésies et des ballades : *Sur les Peintres français*, *Mémoires de M. de Schnabelewopski*, *Sur l'histoire de la Religion et de la philosophie en Allemagne*, *Nuits florentines*, les *Esprits élémentaires*, les *Dieux en exil*, le *Rabbin de Bacharach*, *Sur le Théâtre en France*.

(3) Par exemple, il s'amusait d'entendre un cordonnier contrefait et boiteux déclarer que tous les hommes sont égaux.

génie et vertu sont inaccordables, théorie qui le faisait taxer d'immoralité. Mais ce qui acheva de le brouiller avec ses compatriotes radicaux, alors si nombreux à Paris, ce fut le livre qu'il crut pouvoir écrire, en 1840, sur l'homme qui avait été leur chef, Ludwig Bœrne, le tribun à l'éloquence biblique, le Lamennais allemand.

Pourtant ce livre, intempestif peut-être, n'est point odieux. C'est un des plus curieux qu'ait produit Heine. Il montre jusqu'à l'évidence que la rupture entre Bœrne et lui eut sa cause première dans l'irrémédiable divergence de leurs natures morales. Avant d'être libéraux ou même révolutionnaires, les hommes, selon Heine, sont *nazaréens* ou *hellènes,* « les uns avec des tendances ascétiques, inconoclastiques, spiritualistes, — les autres avec une nature réaliste, tournée vers les joies de la vie et s'épanouissant avec fierté ». Or Bœrne était l'incarnation parfaite de la « petitesse nazaréenne », tandis que Heine mettait la vie haut au-dessus de tous les dogmes et voulait voir en elle la vertu essentielle, le principe des principes.

A l'incompatibilité des humeurs, ajoutez celle des opinions. Démocrate, Heine croyait l'être assurément, et jusqu'à la fin de sa vie il en acceptera le nom. Il l'était en ce sens qu'il ne cessait de combattre les privilèges de naissance et de proclamer l'égalité en droit de tous les hommes. Pourtant il redoutait en secret l'avènement de la démocratie : il craignait qu'elle ne mît en question tout ce qu'il aimait : l'art, la poésie, le rêve, les biens immatériels. Je ne vois pas qu'il ait jamais réclamé ni le suffrage universel ni la république, ces deux nécessaires attributs de la démocratie, et c'est sans doute pourquoi quelqu'un qui l'a bien connu, Alexandre Weil, le traite de libéral vulgaire, « dont le libéralisme n'allait, au fond, pas plus loin que la monarchie constitutionnelle » (1). L'opinion n'est pas insoutenable ; je la crois pourtant inexacte.

En réalité, Heine n'était ni en deçà du radicalisme révolutionnaire de Bœrne, ni au delà, — pour cette raison qu'il se plaçait sur un autre terrain. Ce que Bœrne prêchait, « dans un langage digne du sermon sur la montagne (2) », c'était le républicanisme humanitaire le plus vague, le plus inopérant, c'était la pure réforme constitutionnelle. Or Heine visait plus haut et plus loin. Elevé à l'école de la philosophie allemande, il « attendait dans le monde des faits la même révolution qui s'était opérée dans le monde de l'esprit », c'est-à-dire que, d'un bouleversement total de l'ordre séculaire, il attendait la régénération religieuse et sociale de l'humanité.

Cette conception d'une régénération complète des cadres sociaux et

(1) ALEXANDRE WEILL : *Ludovic Boerne,* sa vie, sa mort... (Paris, 1878).
(2) CH. ANDLER, *Le Manifeste communiste,* introd. hist., p. 7.

des rapports humains. Heine la tenait des saint-simoniens avec lesquels il s'était lié dès son arrivée en France. C'est à une interprétation large du saint-simonisme que se rattachent, à dater de 1831, toutes ses idées sur l'émancipation. Cette adhésion à la « Doctrine » ne saurait faire un doute. Après s'être longtemps satisfait « de la terminologie de 1789 », après avoir étalé « un grand luxe de tirades... contre la prêtrise et l'aristocratie », Heine avait fini par s'en dégoûter.

> Le fait réel est qu'aujourd'hui, sous le mot aristocratie, je ne comprends pas seulement la noblesse de naissance, mais tous ceux, quelque nom qu'ils portent,, qui vivent aux dépens du peuple. La belle formule que nous devons, ainsi que beaucoup d'excellentes choses, aux Saint-Simoniens, l'*exploitation de l'homme par l'homme*, nous conduit bien par delà toutes les déclamations sur les privilèges de la naissance. Notre vieux cri de guerre contre le sacerdoce a été également remplacé par une meilleure devise. Il ne s'agit plus de détruire violemment la vieille Eglise, mais bien d'en édifier une nouvelle, et bien loin de vouloir anéantir la prêtrise, c'est nous-mêmes qui voulons aujourd'hui nous faire prêtres (1).

C'est là du saint-simonisme tout pur. Or, le saint-simonisme n'était rien moins qu'égalitaire. Son idéal était une société savamment hiérarchisée de prêtres, de savants et d'industriels, où l'autorité, ayant cessé d'appartenir à la naissance ou à la richesse, n'était plus conférée qu'au mérite individuel. Malgré leur formule fameuse sur l'amélioration de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre », les saint-simoniens n'attendaient de cette classe, même améliorée, que l'obéissance, et c'est aux mains d'une aristocratie, d'ailleurs ouverte, de *capacités,* qu'ils entendaient remettre les destinées de la société. Rien de plus éloigné des conceptions démocratiques (2). Enfin — et ceci, particulièrement, devait enchanter notre anti-nazaréen — le saint-simonisme apportait au monde une morale ou plutôt une religion nouvelle, non plus mystique comme celle de Jésus, mais terrestre et humaine, — un nouveau christianisme affirmant, à l'instar du panthéisme, l'immanence du divin et réhabilitant la matière et les sens.

---

(1) *Reisebilder,* préface à la première éd. française (20 mars 1834).

(2) Dans une notice servant de préface à une récente édition des Œuvres de Heine, notice signée de mon nom, on peut lire le paragraphe suivant, qui prétend expliquer la brouille de Heine et de Börne : « Heine, en effet, qui avait frôlé de très près le Saint-Simonisme, si même il n'y avait pas adhéré, *ne pouvait se satisfaire d'un vague radicalisme. C'était un ardent démocrate et parfois un socialiste étrangement hardi et clairvoyant.* »

J'ai le regret de dire que toute la partie en italique du dit paragraphe n'est pas de moi, et que je me refuse à en accepter la responsabilité. Il en est de même du paragraphe qui termine, d'une manière si ridiculement oratoire, la notice en question.

V

L'attitude militante de Heine ne pouvait manquer d'attirer sur lui les foudres des gouvernements d'outre-Rhin. La révolution de Juillet avait réveillé, en Allemagne, l'esprit d'opposition. En littérature notamment, il se manifestait par une levée tumultueuse contre les disciplines romantiques : ce mouvement eut son théoricien en Wienbarg qui, au printemps 1834, dédia à la « Jeune Allemagne et non à la Vieille » ses *Campagnes esthétiques,* expression fougueuse de la volonté de vie dont tressaillaient les générations montantes. Derrière Wienbarg, une équipe d'écrivains nouveaux, les Gutzkow, les Laube, les Mundt, s'efforçait de créer un art dont la base ne fût pas le rêve, mais la vie ; et si, faute de génie, ils n'y parvenaient guère, l'accueil empressé qu'ils recevaient du public n'en était que plus significatif.

C'est alors que, sur la dénonciation d'un certain Menzel, écrivain lui-même et renégat du libéralisme, la Diète de Francfort intervint. Le 10 décembre 1835, Gutzkow, Laube, Wienbarg, Mundt et, avec eux, Henri Heine, que son âge et son esthétique ne permettaient guère d'assimiler aux autres, mais qu'on voulait atteindre du même coup, furent accusés de former, « sous le nom de Jeune Allemagne », une école littéraire dangereuse pour la religion, l'ordre, la pudeur et la moralité, et signalés par conséquent aux Etats Confédérés pour que les lois et règlements leur fussent rigoureusement appliqués.

Bien que cet arrêté n'ait pas été exécuté partout avec la même rigueur, les intérêts de Heine eurent gravement à en souffrir (1). Son existence matérielle n'en devint que plus difficile. Aussi les quatre ou cinq années qui suivirent semblent-elles avoir été parmi les plus affligées de sa vie (2). Il y a de lui, à cette répoque, une lettre à la princesse Belgiojoso, lettre qu'a publiée M. Legras (3), qui jette un triste jour sur l'état de son âme durant cette période. Heine s'y plaint d'être malade d'âme encore plus que de corps » ; mais surtout il y avoue les tentations, « grandes depuis quelque temps » qui lui viennent de faire sa paix, « paix ignoble, avec les autorités d'outre-Rhin, pour pouvoir sortir des ennuies (*sic*) de l'exil et de cette gêne

(1) En vain adressa-t-il à la Diète une supplique où, non sans humilité dans les termes, il lui demandait l'autorisation d'aller plaider sa cause devant elle et démontrer la moralité de ses intentions. Il ne fut pas fait droit à cette étrange demande. L'arrêté ne fut abrogé qu'en 1842.

(2) Les moins fécondes en tout cas. Aux œuvres déjà citées, je ne vois guère à ajouter qu'une introduction à *Don Quichotte* (1837) et une longue étude sur les héroïnes shakespeariennes.

(3) Lettre du 30 octobre 1836 (Aix-en-Provence). J. Legras, *op. cit.*, pp. 400 et sq.

fastidieuse qui est pire qu'une pauvreté complète ». Puis il ajoute : « Vous auriez une juste idée du triste état de ma santé morale, si vous saviez quelle réaction se fait depuis peu dans mon esprit par rapport aux doctrines religieuses dont on me connait l'adversaire. Mes opinions sont en contradiction avec mes sentiments... » — Nous verrons, treize ans plus tard, renaitre et se dénouer cette antinomie intérieure.

Privé du produit de la vente de ses œuvres, Heine se trouvait momentanément réduit à la rente de 4.800 francs que lui servait son oncle. C'était maigre, pour un homme qui n'avait jamais été un ascète et qui venait encore d'accroître ses charges en se créant un foyer. En 1834, en effet, Heine avait fait connaissance d'une jeune employée de commerce dont la grande beauté l'avait comme ébloui : elle se nommait Mathilde Mirat. Le poète en avait fait sa maitresse, en attendant de s'unir légalement à elle (1).

En général, les biographes se montrent durs pour Mme Heine. On a fait d'elle « passivement et sans l'apparence même d'une intention » le *mauvais génie* du poète (2). Il y a là une exagération. Il est entendu que l'union de Heine et de Mlle Mirat, qui manquait autant de culture que de réelle ouverture d'esprit, fut bien pour le premier, au point de vue intellectuel, une mésalliance. Mais la jeune femme avait des qualités aussi : de l'enjouement, de la grâce, de la bonté, et Heine, qui voyait en elle « sa femme et son enfant tout ensemble » l'a beaucoup aimée, non pas toujours sans jalousie. Quoi qu'il en soit, ce fut, à n'en pas douter, pour subvenir aux besoins croissants de son ménage que Heine, en 1836, se résolut à accomplir ce que le *Meyer's Konversations Lexicon* nomme « la plus grave démarche de sa vie », celle dont la révélation soudaine, en 1848, devait si rudement l'atteindre.

En avril-mai 1848, on apprit, par une publication de la *Revue rétrospective*, que Heine avait émargé aux fonds secrets de la monarchie déchue pour une somme annuelle de 4.800 francs. L'évènement fit du bruit, principalement en Allemagne, où de bonnes langues insinuèrent qu'à défaut de ses paroles, Heine avait bien pu vendre... son silence. Emu de ces commentaires perfides, le poète crut devoir se défendre. Voici quelques lignes de l'*Explication* qu'il adressa aux journaux allemands :

Je ne suis pas un écrivain servile qui se fait payer son silence...

---

(1) Ce mariage eut lieu en août 1841, quelques jours avant le duel de Heine avec Strauss (duel provoqué par le *Ludwig Börne*). Mme Heine avait dix-neuf ans en 1834 : elle est morte à Passy en 1883.

(2) J. Legras, *op. cit.*, p. 188.

Non, les secours que j'ai reçus... n'étaient pas un tribut ; c'était... la grande aumône que le peuple français accordait à tant de milliers d'étrangers que leur zèle pour la cause de la Révolution avait compromis dans leur patrie et qui étaient venus chercher un asile au foyer hospitalier de la France.

Accordée à Heine au lendemain des décrets contre la Jeune Allemagne, (1) cette « aumône » lui avait été continuée de 1840 à 1848 par le ministère Guizot : « Je ne suis pas homme, aurait dit en cette occasion le ministre, à refuser un morceau de pain à un poète allemand qui vit dans l'exil ».

La preuve que jamais le gouvernement français n'exigea de son pensionné « le plus petit service », elle est, je crois, dans les correspondances que Heine recommença, en février 1840, d'envoyer à la *Gazette d'Augsbourg* (2) : elles ne sont pas d'un obligé. La sympathie qu'elles expriment pour la personne du roi, de Thiers et de Guizot, n'a rien de servile, et on la sent sincère. Heine voit et juge en historien. Et que voit-il ? C'est que la monarchie, en dépit de la haute capacité de ceux qui la gouvernent, est de nature précaire, parce qu'elle est l'instrument de la bourgeoisie ; or, les jours de la bourgeoisie sont comptés ; tôt ou tard elle tombera sous les coups du prolétariat communiste, et la monarchie, fatalement, périra avec elle. — C'est là une vue historique dégagée de tout intérêt sordide. Heine s'y arrête longuement, je dirai même complaisamment. Il décrit avec soin les signes précurseurs de la catastrophe à laquelle l'égoïsme des hautes classes entraîne la société. Cette catastrophe, il la redoute, parce que la poésie et l'art y périront sans doute « avec tout l'ancien monde romantique. Mais tout en la redoutant, il ne peut s'empêcher de la désirer du fond de l'âme. Et ceci pour deux raisons : d'abord parce qu'il est « irréfutable » que « tous les hommes ont le droit de manger » ; ensuite parce que le communisme, qui est cosmopolite par essence, ne manquera pas d'écraser, « ainsi qu'on écrase un crapaud », ce que Heine déteste le plus au monde : le nationalisme exclusif et borné.

Cette année 1840, où Heine redevient journaliste, marque le recommencement de son activité littéraire. Lui qui déclarait naguère « répugner à tout langage poétique », il reprend goût à la poésie. Il est vrai que ce n'est pas à la poésie personnelle. En une période assez brève, il produit une vingtaine d'admirables ballades, *(Romanzen)*

---

(1) Probablement entre le 22 février et le 6 septembre 1836, dates extrêmes du ministère Thiers. Heine connaissait Thiers, qu'il rencontrait chez la princesse Belgiojoso. Il se peut que Mignet ait servi à cette occasion d'intermédiaire : il était l'amant de la belle réfugiée et l'intime ami du jeune ministre.

(2) Elles ont été réunies en volume sous le titre de *Lutèce*.

dont plusieurs ne le cèdent en rien aux plus belles du *Livre des Chants*, de nombreux *Zeitgedichte* (poésies de circonstance), sortes de pamphlets politiques en vers d'une étonnante violence d'invectives, et enfin deux grands poèmes satiriques, *Atta Troll, songe d'une nuit d'été* (1841-42) et *Germania, conte d'hiver* (1844). Toute cette production (les ballades exceptées) est de la lignée des *Reisebilder*. Le poète y déploie une verve enflammée ; son ironie étincelle comme une épée dans le combat, et ceux qu'elle a atteints en porteront éternellement l'estafilade : despotes de Prusse et de Bavière, poètes « à tendances », teutomanes balourds, Vieille Allemagne tout entière, — et quelquefois la Jeune aussi... Ou bien, sa poésie, de politique, se fait sociale : et elle exprime alors le rêve d'une humanité libre ou répète le cri de malédiction des tisserands silésiens qui tissent le linceul du vieux monde.

Plusieurs de ces fortes diatribes parurent dans les *Annales franco-allemandes* et dans le *Vorwaerts*, organes des réfugiés allemands (1844). Là, le poète rajeunissait sa foi saint-simonienne au contact des nouveaux militants. De ces jeunes gens, celui qu'il appréciait le plus était sans contredit Karl Marx, dont le réalisme révolutionnaire, le *communisme critique*, si ennemi des phrases à effet où se plaisaient les radicaux, dut le ravir. Dans ses *Aveux*, dix ans plus tard, il le nommera son ami, et fera d'Engels et de lui un précieux éloge :

> Les chefs plus ou moins occultes des communistes allemands sont de grands logiciens dont les plus forts sont sortis de l'école de Hegel, et ils sont sans nul doute les têtes les plus capables et les caractères les plus énergiques de l'Allemagne. Ces docteurs en révolution et leurs disciples impitoyablement déterminés sont les seuls hommes en Allemagne qui aient vie, et c'est à eux qu'appartient l'avenir.

La carrière des *Annales* et du *Vorwaerts* fut brève. Le tir à mitraille qu'ils dirigeaient contre les gouvernements allemands finirent par impatienter ceux-ci, qui se vengèrent en faisant expulser de France leurs principaux rédacteurs. En même temps, fut lancé contre Heine un mandat d'arrestation, qui eut pour résultat de lui fermer à jamais les frontières de l'Allemagne (1).

Tout hostile qu'il fut au principe de nationalité et au patriotisme belliqueux, Heine aimait tendrement l'antique terre allemande où sa jeunesse était ensevelie (2), et l'idée de mourir sans avoir revu « la fu-

(1) Durant ses vingt-cinq années d'exil, il ne retourna en Allemagne que deux fois : en 1843 et 1844. C'est au premier de ces voyages que se rapporte le *Conte d'hiver*.

(2) — « *O, Allemagne, mon lointain amour, quand je pense à toi, des larmes me viennent. La gaie France me semble morose, le peuple léger me pèse...* » Cet amour du pays allemand se retrouve très souvent dans les poésies des dernières années de Heine.

Non, les secours que j'ai reçus... n'étaient pas un tribut; c'était... la grande aumône que le peuple français accordait à tant de milliers d'étrangers que leur zèle pour la cause de la Révolution avait compromis dans leur patrie et qui étaient venus chercher un asile au foyer hospitalier de la France.

Accordée à Heine au lendemain des décrets contre la Jeune Allemagne, (1) cette « aumône » lui avait été continuée de 1840 à 1848 par le ministère Guizot : « Je ne suis pas homme, aurait dit en cette occasion le ministre, à refuser un morceau de pain à un poète allemand qui vit dans l'exil ».

La preuve que jamais le gouvernement français n'exigea de son pensionné « le plus petit service », elle est, je crois, dans les correspondances que Heine recommença, en février 1840, d'envoyer à la *Gazette d'Augsbourg* (2) : elles ne sont pas d'un obligé. La sympathie qu'elles expriment pour la personne du roi, de Thiers et de Guizot, n'a rien de servile, et on la sent sincère. Heine voit et juge en historien. Et que voit-il? C'est que la monarchie, en dépit de la haute capacité de ceux qui la gouvernent, est de nature précaire, parce qu'elle est l'instrument de la bourgeoisie ; or, les jours de la bourgeoisie sont comptés ; tôt ou tard elle tombera sous les coups du prolétariat communiste, et la monarchie, fatalement, périra avec elle. — C'est là une vue historique dégagée de tout intérêt sordide. Heine s'y arrête longuement, je dirai même complaisamment. Il décrit avec soin les signes précurseurs de la catastrophe à laquelle l'égoïsme des hautes classes entraîne la société. Cette catastrophe, il la redoute, parce que la poésie et l'art y périront sans doute « avec tout l'ancien monde romantique. Mais tout en la redoutant, il ne peut s'empêcher de la désirer du fond de l'âme. Et ceci pour deux raisons : d'abord parce qu'il est « irréfutable » que « tous les hommes ont le droit de manger » ; ensuite parce que le communisme, qui est cosmopolite par essence, ne manquera pas d'écraser, « ainsi qu'on écrase un crapaud », ce que Heine déteste le plus au monde : le nationalisme exclusif et borné.

Cette année 1840, où Heine redevient journaliste, marque le recommencement de son activité littéraire. Lui qui déclarait naguère « répugner à tout langage poétique », il reprend goût à la poésie. Il est vrai que ce n'est pas à la poésie personnelle. En une période assez brève, il produit une vingtaine d'admirables ballades, (*Romanzen*)

---

(1) Probablement entre le 22 février et le 6 septembre 1836, dates extrêmes du ministère Thiers. Heine connaissait Thiers, qu'il rencontrait chez la princesse Belgiojoso. Il se peut que Mignet ait servi à cette occasion d'intermédiaire : il était l'amant de la belle réfugiée et l'intime ami du jeune ministre.

(2) Elles ont été réunies en volume sous le titre de *Lutèce*.

dont plusieurs ne le cèdent en rien aux plus belles du *Livre des Chants*, de nombreux *Zeitgedichte* (poésies de circonstance), sortes de pamphlets politiques en vers d'une étonnante violence d'invectives, et enfin deux grands poèmes satiriques, *Atta Troll, songe d'une nuit d'été* (1841-42) et *Germania, conte d'hiver* (1844). Toute cette production (les ballades exceptées) est de la lignée des *Reisebilder*. Le poète y déploie une verve enflammée ; son ironie étincelle comme une épée dans le combat, et ceux qu'elle a atteints en porteront éternellement l'estafilade : despotes de Prusse et de Bavière, poètes « à tendances », teutomanes balourds, Vieille Allemagne tout entière, — et quelquefois la Jeune aussi... Ou bien, sa poésie, de politique, se fait sociale : et elle exprime alors le rêve d'une humanité libre ou répète le cri de malédiction des tisserands silésiens qui tissent le linceul du vieux monde.

Plusieurs de ces fortes diatribes parurent dans les *Annales franco-allemandes* et dans le *Vorwaerts*, organes des réfugiés allemands (1844). Là, le poète rajeunissait sa foi saint-simonienne au contact des nouveaux militants. De ces jeunes gens, celui qu'il appréciait le plus était sans contredit Karl Marx, dont le réalisme révolutionnaire, le *communisme critique*, si ennemi des phrases à effet où se plaisaient les radicaux, dut le ravir. Dans ses *Aveux*, dix ans plus tard, il le nommera son ami, et fera d'Engels et de lui un précieux éloge :

> Les chefs plus ou moins occultes des communistes allemands sont de grands logiciens dont les plus forts sont sortis de l'école de Hegel, et ils sont sans nul doute les têtes les plus capables et les caractères les plus énergiques de l'Allemagne. Ces docteurs en révolution et leurs disciples impitoyablement déterminés sont les seuls hommes en Allemagne qui aient vie, et c'est à eux qu'appartient l'avenir.

La carrière des *Annales* et du *Vorwaerts* fut brève. Le tir à mitraille qu'ils dirigeaient contre les gouvernements allemands finirent par impatienter ceux-ci, qui se vengèrent en faisant expulser de France leurs principaux rédacteurs. En même temps, fut lancé contre Heine un mandat d'arrestation, qui eut pour résultat de lui fermer à jamais les frontières de l'Allemagne (1).

Tout hostile qu'il fut au principe de nationalité et au patriotisme belliqueux, Heine aimait tendrement l'antique terre allemande où sa jeunesse était ensevelie (2), et l'idée de mourir sans avoir revu « la fu-

---

(1) Durant ses vingt-cinq années d'exil, il ne retourna en Allemagne que deux fois : en 1843 et 1844. C'est au premier de ces voyages que se rapporte le *Conte d'hiver*.

(2) — « *O, Allemagne, mon lointain amour, quand je pense à toi, des larmes me viennent. La gaie France me semble morose, le peuple léger me pèse...* » Cet amour du pays allemand se retrouve très souvent dans les poésies des dernières années de Heine.

mée bleue qui monte des cheminées d'Allemagne » lui fut un coup très rude. — Au même moment, un lamentable conflit d'intérêts, en le mettant aux prises avec une partie de sa famille, ruina définitivement sa santé.

Son oncle, le banquier d'Hambourg, venait de mourir trente ou quarante fois millionnaire (1844). La pension de 4.800 francs que Heine en recevait depuis tant d'années, allait-elle lui être continuée ? Il le pensait, ayant eu de son oncle à ce sujet des promesses formelles. Or en l'absence d'une clause écrite, le fils du banquier, Karl Heine, refusa, contre toute attente, de continuer la pension. Le désespoir, la fureur qui s'emparèrent du poète à cette nouvelle déterminèrent une attaque de paralysie qui faillit l'emporter. Il se remit néanmoins et, durant des mois et des mois, tour à tour menaçant et suppliant, s'employa à fléchir son cousin. Un accord intervint : Karl Heine s'engageait à servir à son cousin une rente viagère de 5.000 francs (qu'il doubla presque par la suite); le poète promettait de ne rien publier qui pût être désagréable à sa famille. Ceci se passait en 1847. En mai 1848, quelques jours après la révélation de la *Revue rétrospective,* Heine s'alitait pour ne plus se relever. Mais il allait mettre huit ans à mourir.

VI

Il supporta son lent martyre avec une force d'âme prodigieuse. Constamment étendu sur sa couche, exsangue et décharné à faire peur, il ressemblait « à un pauvre cadavre non enterré ! » A de certains moments, quand des crampes lui tordaient les membres, il souffrait épouvantablement. Son mal était une affection de la moelle épinière avec paralysie des organes moteurs, des organes du goût, des paupières : la vision subsistait, mais très endommagée.

Sa vie active était finie, non son labeur. Jusqu'au dernier jour, dans ce corps misérablement brisé, l'esprit demeura intact, plus vif, plus vibrant que jamais. « Recevoir des visites, écouter la lecture d'ouvrages historiques ou de la Bible, composer des lettres ou des vers, les dicter, les relire et les refaire, traduire en français quelques-unes de ses œuvres, revoir les traductions de ses collaborateurs, corriger les épreuves de ses œuvres allemandes et françaises, enfin songer, telles furent les occupations quotidiennes de ce martyr (1). »

C'est dans ces conditions que parut le *Romancero* (1852). Ce recueil, qu'il nommait « le troisième pilier de sa gloire lyrique » et dont le

(2) J. Legras, *op. cit.*, p. 313.

succès fut éclatant, contenait tout un cycle de merveilleuses ballades, des satires politiques ou personnelles, et, sous le titre caractéristique de *Lazare,* des poésies intimes d'une désolation pénétrante :

Le sommeil est bon, la mort est meilleure; à vrai dire, le mieux serait encore de n'être jamais né.

La désolation, c'est le thème quasi unique des poésies qu'il écrira désormais (1853-56) et qui ne paraîtront qu'en 1869. Le pessimisme a soufflé sur son âme. Plus d'espoir! Tout n'est qu'iniquité, misère et damnation. Parfois, le malheureux éclate en imprécations, « dont la plus terrible ne tuera pas une mouche ». D'autres fois, ce sont des supplications touchantes : malgré tout ce qu'il endure, il veut vivre, ce moribond :

O Seigneur! Le mieux, je crois, c'est que tu me laisses dans ce monde...

Je le sais, ce monde est plein de péchés et de vices; mais je suis accoutumé déjà à battre en flânant le pavé de bitume de cet enfer terrestre.

Le bruit du monde ne me gênera pas, car je sors rarement; en robe de chambre et en pantoufles, j'aime à rester auprès de ma femme, chez moi.

Laisse-moi auprès d'elle! Quand je l'entends babiller, mon âme boit avec délices la musique de cette voix charmante. Son regard est si loyal, si honnête!

De la santé et un supplément d'argent, c'est tout ce que je te demande! Oh! laisse-moi, joyeux, vivre encore de beaux jours dans le statu quo!

D'autres fois au contraire, il appelle la mort qui, seule, finira ses tortures : « O Dieu ! abrège mes souffrances et que bientôt l'on m'enterre ! Tu sais pourtant que je n'ai pas de goût pour le martyre ! »

Tant de souffrances finirent par avoir raison des opinions que Heine avait jusque là professées en matière religieuse. Il se fit dans son esprit une « révolution de février », qui, du panthéisme ou plutôt de l'athéisme d'autrefois, l'amena au déisme pur et simple, au « dogme d'un dieu réel, personnel, qui existe en dehors de la nature et du cœur humain (1). » Une lecture incessante de la Bible, surtout de l'Ancien Testament, l'entretenait dans ces idées nouvelles (2). Lui qui avait tant combattu la conception nazaréenne et juive de la vie, il inclinait maintenant devant elle son orgueil d'Hellène terrassé. Le Juif se réveillait en lui, — le Juif « indestructible ». Il se glorifiait d'appartenir au peuple de Moïse, « d'être un descendant de ces martyrs qui ont donné au monde un Dieu, qui ont promulgué le code éternel de la

(1) Lettre à Laube (*Mercure de France,* 15 avril 1906).

(2) « La Bible, disait-il en 1854, [est] la grande pharmacie domestique de l'humanité. » Puis il ajoutait aussitôt : « Mais heureux qui est sain et n'a pas besoin de médecine ! »

morale, et qui ont vaillamment combattu sur tous les champs de bataille de la pensée. »

Avec son ordinaire sincérité, il s'empressa d'informer le public du changement d'orientation qu'avait subi sa pensée. Le public s'y méprit, et crut que Heine se réfugiait dans les bras d'une église quelconque. Rien n'était plus faux : Heine ne songeait pas plus à se faire catholique qu'à se refaire protestant ; il voulut même que ses obsèques fussent simplement civiles.

C'est la maladie qui l'éloigna du panthéisme. Comment croire à la divinité de l'homme, lorsqu'on n'est plus qu'un pauvre corps tremblant de fièvre, épuisé d'insomnie ? Comment ne pas croire plutôt, que l'homme n'est qu'un jonc misérable aux mains d'une puissance insondable qui peut ce qu'elle veut. Heine n'affirme Dieu que pour abaisser l'homme. Car son Dieu, à lui, n'est ni miséricordieux ni juste ; c'est un Dieu sombre et farouche, tel le Iavèh des vieux Hébreux. Et la pitié de Heine n'est pas une effusion d'amour, c'est la morne soumission du vaincu, c'est un renoncement désespéré à la volupté de vivre.

En politique, il demeurait ce qu'il avait été : une « sentinelle perdue dans la bataille de la liberté ». Pas une fois, il ne semble avoir regretté la part qu'il avait prise à l'exténuante bataille. Il est vrai que sa belle confiance dans l'avènement de cet âge d'or que les saint-simoniens avaient mis « devant nous, non derrière » était quelque peu ébranlée. Il savait la vieille société condamnée, sans vouloir se faire d'illusions sur celle qui la remplacerait. Tout en répétant que l'avenir appartient aux communistes, il était loin de voir cet avenir en beau.

Autour de lui, peu à peu, l'isolement se faisait. Ce moribond qui ne voulait pas mourir importunait. Beaucoup le croyaient mort depuis longtemps. Il savait cela, et souriait.

Ses derniers jours se fleurirent des roses d'un dernier amour. Celle qui l'inspira était une jeune Allemande, Mme de Krinitz (en littérature Camille Selden) qui lui servait parfois de secrétaire. Cet amour de mourant fut comme un suprême baiser à la vie. En février 1856, le malade fut pris de vomissements qui durèrent trois jours. Il interrogea le médecin : « Vais-je donc mourir ? » Et comme l'homme de l'art faisait signe que oui, il dit sans se troubler : « C'est bien. » Le 17 février, avant l'aube, il s'éteignit avec sérénité (1).

(1) Princesse della Rocca (nièce de Heine) : *Souvenirs intimes sur la vie de Henri Heine* (Paris, 1881).

VII

Un demi siècle a passé depuis qu'il a cessé de souffrir et de chanter. Il repose au cimetière Montmartre, loin de cette patrie allemande qui, pour le châtier de l'avoir dédaignée, s'est détournée de lui sans pitié. Jusque dans la tombe, Heine est, en Allemagne, un proscrit. Les haines qu'il y avait suscitées lui survivent et se refusent à fléchir. L'Allemagne actuelle, hérissée de pointes d'acier et ceinturée de bronze, cette Allemagne bismarckienne qui monte la garde de la réaction en Europe, a rayé Heine du nombre de ses fils, et c'est seulement en terrain privé que l'autre jour, à Hambourg, il a été possible de lui dresser une statue.

Etranger à l'Allemagne officielle de son temps, Heine l'est plus encore à celle d'à-présent. Il n'a pas concouru à fonder l'Empire ; il en a, au contraire, combattu l'idée et combattu les fondateurs. Il y représente le parti vaincu, les idées terrassées, et, conformément aux lois de la guerre, la malédiction du vainqueur s'abat sur son tombeau.

Pauvre Heine ! Il était dit que jusque dans la mort, il connaitrait la persécution et l'exil. Cela lui était réservé de subir jusque dans la mort l'opprobre de l'exclusion, — le ghetto. Et sa mémoire doit à ces injures posthumes un charme infiniment douloureux.

En dépit des proscriptions prussiennes, il demeurera. Il est le cri de son époque, un cri qu'on ne peut entendre sans en être intérieurement déchiré. Nul n'a su rendre comme lui le trouble profond des âmes au lendemain de la révolution française et des guerres européennes ; c'est sa grandeur et sa faiblesse tout ensemble, d'avoir, comme il l'a fait, éternisé le momentané.

Heine a été vraiment « le poète de la révolution » ; mais il faut l'entendre au plus large sens. La révolution a, avant tout, transformé la société civile ; mais elle a été accompagnée et suivie d'une révolution morale, d'un bouleversement des sensibilités. Une nervosité sans mesure, une inquiétude de tous les instants, des passions qui submergent l'être, d'héroïques enthousiasmes qui, brusquement, au moindre choc, se muent en découragements absolus... Cette sensibilité « romantique » n'a été que l'expression, dans les âmes, d'un état social profondément tourmenté, d'une époque en rupture de tradition et d'ordre.

Dans cet état de l'âme, tout est trouble et confus. Pas de joie qui ne soit exempte de souffrance, pas de rire que n'humectent des larmes : l'amour a quelque chose de mélancolique et de funeste. Comment l'ironie ne jaillirait-elle pas du spectacle de ces dissonnances et de ces disparités? L'ironie de Heine, cette merveilleuse ironie qu'on a comparée à celle de Voltaire, qu'elle égale en bouffonnerie et dépasse en pathétique, — c'est essentiellement l'esprit de Heine (son sens critique, si l'on veut : il l'avait très aigu) s'amusant du dérèglement

de sa sensibilité et signifiant, par un sourire, qu'il n'est pas dupe le moins du monde.

Je viens de dire que Heine avait un sens critique très fin. Heureuse qualité ! C'est elle qui lui a permis de s'affranchir, littérairement et politiquement, des disciplines romantiques. Littérairement, il s'est affranchi en substituant à l'esthétique de sourds-muets et d'aveugles pratiquée par l'école (« la rêverie, c'est là le monde et la réalité », enseignait gravement Novalis !) une esthétique de vérité et de vie ; à la nuageuse philosophaillerie, le sentiment juste ; à la vaine érudition, la notion claire ; au charabia, le style. — Politiquement, la rupture ne fut pas moins radicale. Par haine du rationalisme déicide, le romantisme allemand s'était jeté, on le sait, dans les bras de la réaction féodale et religieuse. Heine au contraire, fidèle à la pensée libératrice et cosmopolite du XVIII[e] siècle, embrassa, dès qu'il sut penser, la cause de l'émancipation. Avec quelle exaltation juvénile, il jeta son défi au vieux monde vêtu d'iniquités ! Plus tard, il crut trouver, dans le saint-simonisme, la synthèse révolutionnaire attendue et comme la clef de l'âge d'or ; plus tard encore, ayant connu Marx, Juif et révolté comme lui, il pressentit dans l'agitation prolétarienne naissante, l'avènement inévitable du Quatrième Etat. Qui donc a mieux reflété, sous ses aspects changeants, l'idéal rayonnant de deux ou trois générations qui, plus que toutes les autres, ont cru à la justice, à la liberté, à la fraternité. Et ce n'est pas sa faute, si, loin de ratifier l'utopie humanitaire, le siècle l'a écartée d'un veto brutal. Car c'est la guerre qui est venue, et non l'amour ; c'est la guerre qui a été organisée, non le travail ; et le capitalisme a fait de l'industrie un vaste champ de bataille.

Et voilà pourquoi, sans nul doute, le *jour* de Heine n'est pas encore arrivé. Poète de la révolution, son jour ne saurait être que celui de la révolution elle-même. Les socialistes allemands semblent l'avoir ainsi compris, et sans s'émouvoir démesurément des défaillances de Heine, de son individualisme et de son indiscipline, ils ont fait de lui leur poète. Marx le relisait sans cesse et l'a cité souvent. Mehring, il y a quelques années, « mettait l'*immoral* Heine bien au-dessus des honnêtes philistins radicaux entachés d'esprit bourgeois comme Bœrne et Ruge, et le vantait comme le plus génial des poètes de la révolution » (1). Et Bebel termina jadis un de ses discours au Reichstag par les célèbres strophes du *Conte d'Hiver* qu'il me plait de citer à mon tour ainsi que l'épilogue de cette brève étude :

Une petite fille chantait en s'accompagnant de la harpe. Elle chantait avec un sentiment juste et une voix fausse ; j'en fus néanmoins tout remué.

---

(1) LICHTENBERGER, *op. cit.*, p. 237. V. aussi dans *Pages Libres* (28 octobre 1905) l'opinion concordante de J. G. [James Guillaume].

Elle chantait l'amour et les peines d'amour, l'abnégation et le bonheur de se retrouver là-haut dans ce monde meilleur où s'évanouit toute peine.

Elle chantait cette terrestre vallée de larmes, nos joies si vite écoulées, et cet au-delà où l'âme illuminée savoure d'éternelles délices.

Elle chantait la vieille chanson des renoncements, ce dodo l'enfant do *des cieux, avec quoi l'on endort, quand il grogne, le peuple, ce grand mioche.*

O mes amis! Je veux vous faire une chanson nouvelle, une chanson meilleure : nous voulons déjà sur la terre fonder le royaume des cieux.

Nous voulons être heureux sur la terre, nous ne voulons plus avoir faim; le ventre paresseux ne doit plus engloutir ce qu'ont acquis les mains diligentes.

Il croît ici-bas suffisamment de pain pour tous les enfants des hommes; aussi des roses et des myrtes, de la beauté et du plaisir, et des pois sucrés pareillement.

Oui, des pois sucrés pour tout le monde, dès qu'en éclateront les cosses! Le ciel, nous l'abandonnons aux anges et aux pierrots...

Une chanson nouvelle, une chanson meilleure! Elle résonne comme flûtes et violons! Le Miserere *est fini, le glas mortuaire se taît.*

La vierge Europe est fiancée au beau génie de la Liberté; ils se pressent dans les bras l'un de l'autre, ils savourent leur premier baiser.

Bien que manque la bénédiction des prêtres, le mariage n'en est pas moins valable... Vivent le marié et la mariée, et vivent leurs futurs enfants!

C'est un épithalame que ma chanson, ma chanson nouvelle et meilleure...

L'idéal révolutionnaire et Henri Heine marchent ensemble à la conquête de l'Allemagne et du monde.

AMÉDÉE DUNOIS.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

I

La première édition complète des œuvres de Henri Heine fut faite par A. Strodtmann (Hambourg, 1864-66); elle a 21 volumes. L'édition la plus récente et aussi la meilleure — édition critique, avec notes et variantes — est celle d'Ernst Elster, en 7 volumes (Leipzig, 1887-1890). M. Elster est le plus actif des *Heine-Forscher*; ce sont ses recherches qui ont permis de reculer de deux ans la date de la naissance de Heine, et qui ont révélé que le poète avait aimé non seulement l'aînée de ses cousines, mais aussi la cadette.

A citer également l'édition de Gustav Karpelès et celle de W. Bœlsche.

II

Il serait hautement désirable que nous eussions, en français, une traduction des œuvres de Heine faite d'après l'une ou l'autre de ces récentes éditions allemandes.

Les quinze ou seize volumes de l'édition française (Calmann Lévy, éditeur) ont été composés de la façon la plus fâcheuse, aussi bien ceux qui ont paru du vivant de Heine que ceux qui n'ont vu le jour qu'après sa mort.

C'est ainsi que les poésies se répartissent entre trois volumes, dans le plus étonnant désordre : *Poèmes et Légendes, Drames et Fantaisies, Poésies inédites.* Les titres ont été le plus souvent choisis par l'éditeur lui-même avec un parfait arbitraire. On a, par exemple, *De l'Angleterre, De tout un peu, Drames et Fantaisies, Satires et Portraits...*

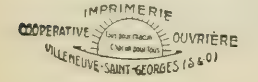
Une édition récente, et que recommandent à la fois son élégance et son extrême bon marché, a été publiée récemment par une maison nouvelle : BIBLIOPOLIS (83, rue Denfer-Rochereau, Paris). Ses quatre volumes valent 6 francs et contiennent tout l'essentiel de l'œuvre de Heine : soit, en fait de poésies, le *Livre des Chants, Atta Troll* et le *Conte d'hiver*; en fait de prose, les *Reisebilder*, suivis des *Nuits florentines*, et *De l'Allemagne*.

III

Pour la rédaction de mon étude, j'ai utilisé, outre la *Correspondance* et les *Mémoires* de Heine (ces derniers, traduits par J. Bourdeau, en 1884, ne concernent que la première jeunesse du poète et encore nous sont-ils parvenus tronqués), deux volumes d'une réelle valeur et qui se complètent l'un l'autre : *Henri Heine poète*, par Jules Legras (Paris, 1897) et *Henri Heine penseur*, par Henri Lichtenberger (Paris, 1905). On peut consulter encore les *Souvenirs de Mme Jaubert* (Paris, 1881), ceux de la princesse della Rocca (*Ib.* id.) et les *Derniers jours de Henri Heine*, de Camille Selden (Paris, 1884).

Le *Mercure de France* a publié, le 15 octobre 1906, sous ce titre : *Heine espionné en France par un Allemand*, un rapport adressé (probablement en 1836) par un certain Bornstett aux gouvernements d'Allemagne. Ce rapport, traduit par M. Léon Deubel, contient sur les relations de Heine avec les réfugiés des renseignements assez curieux. Particulièrement, il confirme ce que j'ai dit du profond désarroi et de la grande gêne du poète, à la suite des décrets contre la Jeune Allemagne. « Heine serait très facile à gagner, écrivait le mouchard, et, en lui faisant adroitement des ouvertures, sa plume, dont on sent encore assez souvent les pointes, s'émousserait totalement. »

A. D.



Le Gérant : Ernest REYNAUD.

